Collection « 1001 BB »
dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux…

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres — dans leur pagination, leur taille et leur prix — qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Le catalogue de la collection, comportant un index des auteurs, des titres et des thèmes abordés, est disponible gratuitement chez l'éditeur :
Éditions érès, 33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse,
tél. 05 61 75 15 76, fax. 05 61 73 52 89
e.mail : eres@editions-eres.com
www.editions-eres.com

La revanche
de l'amour maternel ?

Du même auteur dans la même collection

Questions pour les mères (sous sa direction),
coll. « 1001 BB », érès, 2014.

La revanche de l'amour maternel ?

Yvonne Knibiehler

1001 BB - Du côté des parents

érès

Conception de la couverture :
Corinne Dreyfuss
Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2015
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-4832-5
Première édition © Éditions érès 2015
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 - Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION 7

LE DÉSIR

Vouloir un enfant 15

Une libération décevante 17
Les excès du désir 22
Le non-désir 33

L'ACCUEIL

Grossesse. Accouchement. Maternage 41

La naissance : un heureux événement ! 41
La conjoncture : essor économique et médicalisation 42
Attendre ou préparer ? 46
Subir ou agir ? 53
Nourrir ? 62
Intégrer 71

L'ATTACHEMENT : LES LIENS FAMILIAUX
Mère, père. Fille, fils 75
Le sujet femme et le sujet mère 76
Le genre à l'épreuve 86
Quelques soucis récents 95
Les enfants grandissent 101

L'ATTACHEMENT : LES LIENS SOCIAUX
La « parentalité » 111
République et maternité 112
Mères et gardiennes : l'amour partagé ? ... 118
Métiers de femmes, métiers de mères 132
La nation, la mondialisation 140

Introduction

Revanche ? Le mot est trop fort, d'où le point d'interrogation. Ce livre prétend seulement analyser, en toute lucidité, le début d'une nouvelle étape dans l'histoire des mères et de la maternité.

L'amour maternel avait été mis en valeur, au temps des Lumières, comme pièce maîtresse du bonheur familial et de l'harmonie sociale. Deux siècles plus tard, il a été mis en examen par les féministes des années 1970-1980, qui voulaient promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes. Depuis, il est passé sous silence. Aujourd'hui, les femmes disposent de tous les droits civils et politiques, elles peuvent exercer les mêmes activités que les hommes. Pour autant, elles ne renoncent pas à avoir des enfants, même si elles ont désormais le choix : la plupart veulent être à la fois mères et « actives ». Ce cumul du « travail reproductif » et du « travail productif » n'est certes pas nouveau, mais il s'inscrit dans un

nouveau système de représentations : chacune veut « s'épanouir » dans sa vie publique comme dans sa vie privée. Or, la maternité pèse sur les femmes bien plus que la paternité ne pèse sur les hommes, d'abord pour des raisons biologiques évidentes, mais également dans la vie quotidienne, et aussi dans les mentalités. La société attend toujours plus d'une « bonne mère » que d'un « bon père », même si le cahier des charges n'est jamais précisé, ni pour l'une, ni pour l'autre. Deux sortes de conséquences s'ensuivent, pratiques et théoriques.

En pratique, les femmes qui ont des enfants sont souvent handicapées dans leur vie professionnelle, freinées dans leurs ambitions politiques, et parfois très éprouvées moralement. À titre personnel, elles « se débrouillent » comme elles peuvent… Sur le plan collectif, leurs comportements et leurs revendications contraignent la société à des choix culturels et politiques, à des innovations : il faut élever les enfants dans un nouveau contexte, il faut imaginer des modes de « conciliation », d'articulation, d'équilibre entre la vie professionnelle et la vie familiale, il faut assurer une égalité plus effective entre les femmes et les hommes. À l'évidence, la volonté qu'ont les femmes de cumuler travail et maternité ouvre la porte à un remaniement profond de l'organisation sociale.

Dans le domaine théorique, trois remarques s'imposent. *Primo*, le féminisme doit franchir un seuil.

Si, dans les années 1970, il était justifié de mettre la maternité de côté, ce n'est plus le cas aujourd'hui, puisque les femmes réintroduisent elles-mêmes leurs soucis maternels dans la vie publique. *Secundo*, la définition même de la maternité est bousculée tant par les techniques médicales de procréation, que par le concept de parentalité, ou par la pression des nouveaux pères, entre autres. *Tertio*, la définition du travail est, elle aussi, bouleversée : celle que nous avons héritée du XIX^e^ siècle ne prend en compte que le travail « productif », elle ignore les tâches parentales, rejetées hors travail et hors salaire. Pourtant, élever un enfant, n'est-ce pas un beau travail ? pour la mère comme pour le père ? Certes, mais reconnaître la maternité, la parentalité comme un travail pose la question du « salaire maternel », ou « parental » : question très discutée sur le plan éthique (à juste titre), et très connotée sur le plan politique. Faudrait-il imaginer d'autres formes de reconnaissance que le salaire ? Tout est à réinventer dans ce rapport entre la vie privée et la vie publique !

« D'où parles-tu ? » demandait-on, dans les années 1970, à celles et ceux qui voulaient émettre un avis. Voici ma réponse à cette légitime inquisition. J'ai d'excellentes raisons, subjectives et objectives, de revisiter l'amour maternel, de placer le sujet mère à coté du sujet femme, de rendre aux mères une forte présence, une meilleure visibilité, une lucidité combative et responsable.

Mes raisons subjectives, assumées comme telles, sont au nombre de trois. La principale est que devenir mère a été pour moi une véritable révélation : il y a eu un avant et un après. Avant, j'étais une intellectuelle à 100 %, vouée avec passion à mes études d'histoire. Après, j'étais entrée dans un autre monde, entièrement nouveau, dominé par les émotions, l'affectivité, la disponibilité absolue à ce tout-petit, tellement dépendant, tellement vulnérable. Mes occupations précédentes ont été englouties, au moins dans l'immédiat. J'ai pouponné avec jubilation et j'ai eu trois bébés. J'en désirais un quatrième, lorsqu'une opportunité m'a conduite à commencer une thèse… J'ai alors renoué avec ma vie précédente, tout en parcourant une nouvelle étape de l'expérience maternelle. Ces deux vies parallèles m'ont occasionné, dans un premier temps, une bénigne schizophrénie, laquelle a pris fin lorsque j'ai pu conjuguer ma conscience maternelle avec mes ambitions professionnelles, en devenant historienne de la maternité.

Deuxième raison subjective : la condition maternelle m'a instruite à propos de la différence entre les sexes. Jusque-là, je jugeais cette différence certes captivante sur le plan individuel, mais sans portée sociale : nous naissons femelle ou mâle, soit, mais nous menons sensiblement des vies semblables. Avec un enfant dans les bras, j'ai soudain perçu la raison d'être originelle du féminin : la procréation,

le renouvellement de l'espèce et de la société. Une femelle est mère ontologiquement, en puissance, bien avant d'être fécondée. Une femme, même si elle n'a pas d'enfant, même si elle n'en veut pas, est une mère potentielle, jusqu'à sa ménopause. Potentialité qui l'identifie socialement, qu'elle y consente ou non. Cette constatation m'a conduite à réfléchir aussi sur les pères et la paternité, donc sur le « genre », bien avant que ce mot et ce concept ne s'imposent[1].

Troisième raison subjective : ma très longue vie (commencée en 1922) m'a permis d'observer cinq générations de femmes. J'ai bien connu mes deux grands-mères, femmes du XIX^e^ siècle, mères de familles nombreuses. Ma mère a expérimenté la révolution malthusienne puisqu'elle n'a eu, délibérément, que deux enfants (bien avant la pilule). Moi-même, mère du *babyboom*, je sais pourquoi j'ai voulu en avoir au moins trois. Lorsque mes filles et ma bru, ensuite mes petites-filles, sont devenues mères à leur tour, j'ai pratiqué avec elles, et je pratique encore parfois, ce que les ethnologues appellent l'« observation participante ». En même temps, j'ai réalisé, à plusieurs reprises, des sondages exploratoires, en diffusant des questionnaires parmi

1. « Les médecins et la nature féminine au temps du Code civil », *Annales. Économies Sociétés Civilisations*, juillet-août 1976.

divers groupes de mères[2]. À présent, je lis des blogs et des forums sur le Web. Bref, au cours du dernier demi-siècle, mon expérience personnelle et mes investigations n'ont cessé d'explorer le maternel et ses contextes. Tout ce travail n'a produit aucune révélation sensationnelle ; il confirme cette évidence que nous sommes engagés dans une ère de transformations fondamentales et accélérées. Pour aller où ? À défaut de réponse, je voudrais livrer, avant de quitter ce monde, quelques aperçus, quelques avertissements, qui me tiennent fort à cœur !

Mes raisons objectives sont au nombre de deux. *Primo*, les discours savants concernant les mères et la maternité prospèrent tous azimuts. Ils sont clivés : à chacun son métier, à chacun son chantier ; les échanges sont rares. Les *neurobiologistes* réduisent le désir d'enfant et l'amour maternel aux jeux des chromosomes (XY) et des hormones — l'ocytocine, en particulier, bénéficie d'une attention privilégiée. Les *psychistes* explorent avec zèle le « continent noir » (Freud) : ils dévoilent l'ambivalence de la mère, et la « bisexualité psychique ». Les *économistes* rhabillent la mère en consommatrice, mieux, en productrice de consommateurs. Les *juristes* essaient d'ajuster le droit aux nouveaux comportements. Les *socio*, *ethno*, *anthropologues* s'efforcent d'analyser et d'interpréter les changements. L'amour maternel

2. Y. Knibiehler (sous la direction de), *Questions pour les mères*, Toulouse, érès, 2014.

mijote dans ces différentes sauces, alors que les mères, en tant que telles, semblent rester étrangères aux recettes : elles n'ont pas été capables, jusqu'à présent, de s'entendre pour proposer des améliorations décisives ! On objectera que les femmes, désormais présentes dans tous les domaines du savoir, participent aux cuisines savantes. Mais bon nombre d'entre elles, élèves dociles de maîtres masculins, fières de devenir « des hommes comme les autres », oublient qu'elles sont mères, ou n'osent plus en faire état. Ajoutons que, pour bien des chercheurs, c'est l'enfant qui compte, la mère n'étant qu'un instrument.

Secundo, le message féministe s'est brouillé. Dès les années 1970, il s'est divisé en deux tendances : *universalistes* et *différentialistes*. Les universalistes mettent au premier plan la qualité universelle de l'humain : tout ce qui accuse la différence des sexes est d'origine culturelle, et peut donc être modifié ; l'égalité entre les femmes et les hommes n'adviendra que quand les stéréotypes traditionnels auront été abolis. Les différentialistes considèrent l'enfantement comme une prérogative féminine, voire comme un privilège auquel les hommes ne pourront jamais accéder ; cet avantage doit-il être pris en compte dans la conception de l'égalité entre les femmes et les hommes, et comment ? À mon sens, les universalistes sous-estiment l'amour maternel, et les différentialistes sont trop vagues à propos de

l'égalité. Je rêve de réconcilier les deux tendances. On pourrait peut-être, à côté des concepts d'*égalité* et de *parité* développer celui d'*équivalence* : il permettrait de préserver la différence, sans cesser de lutter contre les injustices.

Je voudrais rendre aux mères, en tant que telles, la liberté d'expression et le désir d'action.

L'amour maternel n'est pas une entité, même s'il présente quelques caractéristiques éternelles et universelles. C'est un vécu intense, riche de diversité : chaque femme l'éprouve à sa manière, mais peut aussi l'ignorer. Il se construit sans cesse au fil de la vie, à mesure que l'enfant grandit ; il est différent pour chaque enfant ; et d'une génération à l'autre son expression peut changer. Dans les chapitres qui suivent, je reprends ce parcours initiatique. À chaque étape, j'essaie de voir quelles certitudes semblent acquises, quelles nouvelles interrogations surgissent, quels projets se dessinent. L'amour maternel est un levier qui pourrait faire bouger le monde. Pour s'épanouir, il a besoin d'un environnement chaleureux : familial d'abord, mais aussi, de plus en plus, social et politique. Qu'en est-il aujourd'hui ? Qu'en sera-t-il demain ?

Le désir
Vouloir un enfant

Le désir d'enfant est le premier balbutiement de l'amour maternel.

Pour tenter de discerner ses premières manifestations, l'association DEMETER-CORE, que j'ai cofondée et que je préside, a procédé à un sondage d'opinion dépourvu de toute prétention « scientifique ». En 2012, nous avons posé à de nombreuses femmes, de tous âges et de tous milieux, la question suivante : « Quand avez-vous eu conscience de désirer un enfant ? » Les trois sortes de réponses obtenues semblent ne dépendre ni du milieu social, ni de l'âge, et il n'est pas rare que la même personne cumule les trois. Certaines disent avoir toujours su qu'elles auraient un jour des enfants : c'était comme une évidence originelle, antérieure à tout désir conscient. D'autres ont eu besoin de trouver d'abord une sécurité affective : former un couple stable,

aimer et être aimée ; c'est vrai pour les homosexuelles comme pour les hétéros : il faut être deux. Troisième réponse : « Quand j'ai vu mes copines avoir des enfants, j'ai eu envie de faire pareil » ; il ne suffit pas toujours d'être deux.

Le désir d'enfant n'est jamais simple. Cependant, au cours du XX^e^ siècle, la maîtrise féminine de la fécondité l'a encore compliqué en profondeur. Auparavant, il était implicite, inclus dans le consentement au mariage : désir passif. Aujourd'hui, une décision réfléchie est nécessaire, et elle incombe en dernier ressort à la future mère qui va renoncer à la pilule ou faire ôter le stérilet. Désir actif, hautement responsable. Si elle craint d'être stérile, elle demandera une assistance à la procréation. Dans les deux cas, sa décision engage lourdement l'avenir. À « l'enfant désiré » elle *impose* la vie : en conséquence, elle lui doit le meilleur, dans le cadre familial, mais aussi dans la cité, et dans le vaste monde où il grandira. Le sujet mère se superpose au sujet femme. L'amour maternel change de dimension : il devient une composante majeure de la citoyenneté féminine.

Le « libre choix » eut d'abord pour effet de contenir le désir d'enfant, de le freiner, sinon de le réprimer. Par contre, ensuite, l'assistance à la procréation l'a exalté. Dans les deux cas, de nouveaux problèmes ont surgi. Il est peut-être temps d'en prendre la mesure.

Une libération décevante

Commençons par un bilan. La contraception avait pour premier but de « libérer » le plaisir d'amour en dissociant la fécondité de la sexualité. Dans quelle mesure cet objectif est-il atteint ?

La contraception au féminin

Les techniques nouvelles — la pilule, le stérilet — ont beaucoup inquiété les conservateurs : confier aux femmes la maîtrise de la procréation, c'était ébranler la domination masculine, renverser un ordre millénaire, plonger dans l'inconnu. Pour triompher de ces vives résistances, les militantes et militants féministes ont dû mener durant plusieurs années des luttes passionnées : ils ont été amenés à exalter les mérites des méthodes nouvelles, à présenter la pilule comme une véritable panacée. Les inconvénients ne sont apparus qu'ensuite, peu à peu ; et pour ne pas ternir l'éclat de la victoire, ils n'ont jamais été dénoncés officiellement. Voyons un peu.

Si la pilule en est aujourd'hui à sa quatrième génération, c'est que les trois premières n'étaient pas satisfaisantes. Cette drogue avait bien des défauts : trop ou mal dosée, elle provoquait des malaises, elle faisait grossir, elle interdisait la cigarette, autre symbole majeur d'émancipation. Mais surtout, elle exigeait — et exige toujours — une ponctualité

rigoureuse : il faut la prendre tous les jours, à heure fixe, sans même savoir si un rapport sexuel aura lieu. Le moindre oubli peut être fatal, c'est-à-dire permettre la fécondation. Cette exigence suscite bientôt un « ras-le-bol ». Des questions existentielles fusent alors. Je suis peut-être stérile : pourquoi me droguer ? Mais vérifier, c'est prendre le risque d'une grossesse… Pourquoi suis-je seule à endurer cette contrainte ? Pourquoi « lui » reste-t-il indemne, insouciant ? Quant au stérilet, ses échecs (grossesse imprévue), ses risques (infection) sont réels, quoique rares ; ils ne font l'objet (à ma connaissance) d'aucune statistique officielle. Aujourd'hui, pilule et stérilet perdent de leur prestige. Une enquête récente (INED-INSERM, mai 2014) confirme que plus d'un couple sur dix en est revenu à pratiquer le retrait ou à tenir compte du cycle d'ovulation, techniques qui exigent une collaboration entre conjoints, ce que les femmes apprécient beaucoup.

Parmi les adversaires de la libération sexuelle, se trouvaient des moralistes inquiets qui prophétisaient « une flambée d'érotisme ». Cette menace provoquait évidemment les sarcasmes des féministes. Qu'est-il advenu ? Le désir sexuel est doué d'une telle puissance que, si on lui lâche la bride, il peut conduire à des excès. Lorsqu'il s'agit de « jouir sans entraves », les plus forts hésitent rarement à instrumentaliser les plus faibles. Il arrive que des hommes sans scrupules séduisent, ou contraignent

des femmes et/ou des enfants. Nous reviendrons sur le cas des enfants à propos de l'inceste, devant lequel l'amour maternel reste souvent aveugle. Quant aux femmes, il s'est avéré qu'elles ne s'approprient pas réellement la liberté promise par la loi. Le désir masculin est toujours prioritaire, surtout s'il se présente comme une preuve d'amour, ce à quoi les femmes sont très sensibles. Un amoureux obtient ce qu'il veut. En cas de rapport imprévu et non protégé, il insiste : « Si tu tombes enceinte, c'est pas la mort, tu feras une IVG ! » Il sait aussi faire accepter des pratiques naguère ignorées ou refusées par les « honnêtes femmes », et que les prostituées font payer en supplément : la sodomie et la fellation. Celle qui les refuse est ridiculisée : « Qu'est-ce que tu es coincée, ma pauvre fille ! » Sodomie et fellation se sont diffusées rapidement, au point de faire concurrence à la pilule, en tant que procédé contraceptif. Les sages-femmes observent un cas nouveau, de plus en plus fréquent, notamment parmi les immigrées ou filles d'immigrés : venue pour une IVG, une consultante se révèle, à l'examen, à la fois enceinte et… vierge. Interrogée, elle avoue avoir accepté des rapports anaux : « Y trouviez-vous du plaisir ? — Non ! » Les spermatozoïdes ont su pourtant trouver le bon chemin. La jeune patiente demande à la fois une interruption de grossesse et une réparation de son hymen. Quant à la fellation, certains hommes y recherchent sans doute une double satisfaction :